

Critique :

*Put your soul on your hand and walk*, un titre qui semble complexe au premier abord, mais qui raconte en réalité quelque chose de très simple : la guerre. Une guerre vécue par un peuple innocent, pris entre deux mondes. Un peuple qui, chaque jour, voit la vie et la mort se frôler, l'espoir et la peur se confondre. Impuissant, il n'a d'autre choix que de survivre, de respirer dans le chaos. En regardant ce film, une question m'est tout de suite venue à l'esprit : comment Sepideh Farsi, à travers son film, transforme-t-elle la guerre en une méditation sur la mémoire et la résistance ?

Ce film aborde la guerre d'une manière totalement différente. Ce n'est pas un reportage venu de l'extérieur, ni un montage d'images choisies ou censurées. Ce que montre Sepideh Farsi, c'est la vérité nue, sans filtre, sans mise en scène. Ce film devient alors un symbole de mémoire. S'il évoque la guerre à Gaza, il reflète tant d'autres guerres dans le monde. Il touche tout le monde, car chacun a connu, de près ou de loin, les conséquences d'un conflit, par un parent, un ami, un souvenir transmis.

Pourtant, ce film ne parle pas seulement de la guerre visible, mais aussi de la guerre intérieure. Celle que doivent mener les habitants pour survivre, pour continuer à croire, à aimer, à espérer. Sepideh Farsi, réalisatrice iranienne, tente de documenter la vie à Gaza sous l'occupation israélienne. Elle y parvient grâce à Fatem, une jeune photojournaliste originaire de Gaza, qui refuse de fuir. Fatem ne veut pas abandonner son pays, son origine, son identité. À travers son regard et son appareil photo, Farsi capte la vérité du quotidien. Fatem et sa famille ne jouent pas : ils vivent. Ils ne cherchent pas la pitié, mais gardent leur dignité, même dans la douleur.

Ce film a ouvert en moi une porte lourde, une porte de mémoire. L'histoire de Fatem résonne profondément avec la mienne. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser à mes camarades d'Artsakh. Ce film est le miroir de tant de guerres, et surtout de celle de l'Artsakh : différentes par le contexte, mais semblables dans la douleur et l'abandon. Il m'a rappelé les visages que j'ai connus, les appels sans fin, puis le silence brutal qui annonce la perte. Ce film parle du refus de disparaître, d'un peuple qui résiste à l'effacement. C'est, à sa manière, une preuve du crime contre l'humanité, du génocide répété.

La simplicité filmique de *Put Your Soul on Your Name and Walk* en fait sa plus grande force. La forme est au service du fond : l'animation devient un langage. La mise en scène se compose d'appels vidéo, de photos prises par Fatem et de bribes d'informations télévisées. Le son mêle sa voix aux bruits de bombardements. Chaque image, chaque silence est chargé d'émotion. Un film d'une sobriété bouleversante. Je n'ai pas pleuré, mais j'ai senti cette boule dans la gorge qu'on n'oublie pas.

Ce qui rend ce film d'autant plus singulier, c'est son esthétique, volontairement anti-cinématographique, née de la contrainte et transformée en langage. Sepideh Farsi s'appuie sur des échanges WhatsApp filmés avec son téléphone, sur des images instables, des gros plans improvisés, des connexions qui se perdent. L'image n'est pas fixe, elle tremble, elle se fige, elle pixellise, elle disparaît. Et c'est précisément là que réside sa force. Nous n'observons pas la guerre à distance puisque nous y sommes immergés, comme si nous partageons l'écran d'un proche en danger. Un événement que malheureusement trop de personnes dans ce monde vivent chaque jour, à chaque instant. À mesure que Fatem s'épuise, que la faim et la fatigue marquent son visage, elle devient pour nous plus qu'une figure filmée, elle devient une présence familière, presque une amie dont on guette les nouvelles, redoutant le silence.

Le montage conserve les interruptions de réseau, ces instants où le fil se rompt soudain, autant de micro-coupures qui rendent palpables la fragilité du lien humain sous les bombardements. Le film intègre également des extraits télévisés et surtout les photographies de Fatem Hassouna, d'une précision documentaire. Ses images témoignent de l'horreur, d'enfants jouant dans des ruines et de traces de sang nettoyées par des mains trop jeunes. Néanmoins elle témoigne également la vie qui insiste, les couleurs qui persistent au milieu du gris. Ces photographies, prises au péril de sa vie, deviennent un acte de résistance. Elles incarnent une volonté farouche de dire « nous sommes vivants, nous existons encore ». Dans un contexte où plus de 220 journalistes palestiniens ont été tués, ces images prennent la dimension d'une mémoire menacée. Elles interrogent le spectateur sur comment vit-on, comment continue-t-on à aimer, à espérer, à documenter, quand chaque instant peut être le dernier ?

En quittant le film, j'ai eu la sensation qu'il ne parlait pas seulement d'un autre peuple, mais du mien. Sepideh Farsi rappelle que la guerre n'efface pas la mémoire : elle la révèle. *Put Your Soul on Your Name and Walk* m'a donné envie de continuer à porter les noms, les voix et les histoires que d'autres ont voulu faire taire. Parce que se souvenir, c'est encore marcher.